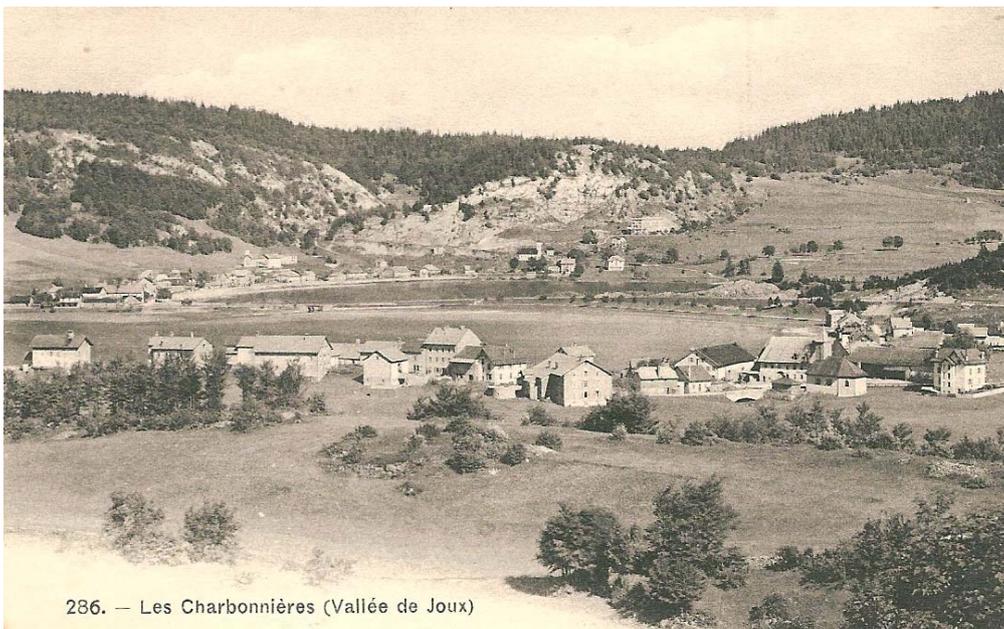


Des feux dans la forêt

Ce sont les instants parmi les meilleurs d'une enfance. Les feux !



286. — Les Charbonnières (Vallée de Joux)

C'était au Grands Billards, un coin merveilleux en dessus du village, si proche et pourtant si lointain.

LES FEUX

Là-haut aux Grands-Billardards, furent aussi nos trois foyers successifs. Le premier juste au-dessus des Landes, près du chemin. Dans les pierres, fait avec d'autres grosses pierres. Corvée de bois pour les plus jeunes, François et moi, qui traînions des branches sèches sur ce vieux chemin ou au fond de la combe que bordent des bosquets de fayards ou de bois blancs.

Un deuxième foyer fut planté à cent mètres au levant, toujours au bord du même chemin. Mais peut-être ces places n'étaient-elles pas assez protégées. C'est qu'il nous fallait l'écart, à nous autres.

Aussi avions-nous déménagé plus haut, juste derrière le mur de la Cerniaz. En des lieux que personne ne fréquente et d'où l'on domine. Nous y avons construit un foyer solide que nous retrouvâmes plusieurs saisons. C'est de celui-là, le seul réutilisé longtemps, dont je vous parle. Il se trouvait sur une petite étendue de pâturage dégagée entre les arbres, juste à côté du mur que nous venions de traverser. Le bois mort était à portée de main.

Six-Sous, parce que les années ont passé et que d'autres qui formèrent aussi les deux foyers primitifs s'en sont allés à des occupations plus sérieuses, s'est vu promu grand maître des lieux et des cérémonies. L'homme universel qui, au village, m'apprenait à boucher

jusqu'à la gueule des culots de têtes d'allumettes, à les refermer, puis ensuite à les jeter dans un grand feu qui brûlait au jardin de la Sagne et où ils explosaient comme des balles de fusil. C'est dire que pour lui, bien que cela reste une opération sérieuse, presque rituelle, la construction d'un feu est élémentaire. Mettez du papier de journal, des feuilles mortes, quelques brindilles, de petites branches, de plus grosses par-dessus; craquez l'allumette, même humide le bois prend d'une seule fois. Voici la fumée qui monte et la flamme qui se faufile entre les branches. Et bientôt l'air surchauffé vibre au-dessus du feu qui prend des proportions réjouissantes. C'est un instant magique.

Des branches en Y sont de chaque côté du foyer circulaire. Bien plantées dans la terre sèche du pâturage. Une tige droite a été passée dans les anses de deux gamelles maintenant suspendues sur les flammes qui lèchent leur métal noir. De la soupe aux pois va bouillir dans la première. Des pâtes cuisent dans la seconde, que l'on remue avec une baguette de noisetier pour ne pas les laisser s'attacher au métal. La gamelle de soupe est retirée la première. Tandis que l'eau des pâtes devient laiteuse, mousse par-dessus le bord, coule dans les flammes qui crépitent. La soupe a une odeur qui vous met en appétit. Elle est bien bonne dans les

couvercles de gamelle où elle a été versée avec peine. Les bords du métal sont brûlants. Il faut souffler longtemps avant de boire à petites gorgées ce liquide épais, mais savoureux. De gros morceaux de pain y trempent. Pendant que les pâtes mijotent et qui, quoi qu'on fasse, ne seront jamais à point. Ou trop cuites, faisant bloc avec la gamelle, ou pas assez, à peine ramollies. Car rien de plus difficile en forêt, sur un feu de bois, que d'amener des pâtes à leur juste consistance. Malgré tout nos repas sont parfaits là-haut. Est-ce cela que le goût de la liberté ?

Nous mangeons presque religieusement, les yeux perdus au loin, sur les montagnes, ou sur le village. Des vaches sont en champs, qui font aller leurs sonnailles. Il y en a partout. Pas loin d'ici, et là-bas, sur les Grayets. C'est un moment paisible. Nous sommes assis sur l'herbe sèche. Pas d'autre préoccupation que d'entretenir le feu. Le couvercle vide, nous le lavons avec des feuilles mortes et de la terre sèche. Voilà bien en forêt la seule manière de procéder pour ne pas gaspiller l'eau si précieuse.

Un autre jour des pommes de terre et un saucisson ont rôti dans la cendre, du fromage a perdu sa graisse au bout d'une branche pointue. Ne sentez-vous pas l'odeur forte qui se dégage de cette pâte fondante à moitié brûlée ?

Et puis est venue l'heure du thé et des biscuits.

L'eau a cuit à gros bouillons sur les flammes rani-
mées de leur torpeur par une brassée de branches sè-
ches. Six-Sous l'a saupoudrée d'un thé fin qui tire
très noir. A deux on a retiré aussitôt la gamelle de
son perchoir pour la déposer sur un coin plat. Puis,
l'un tenant l'anse dressée avec un bois, le deuxième
a retiré la branche. Et c'est un exploit que de rem-
plir les gobelets avec cette gamelle surchauffée.

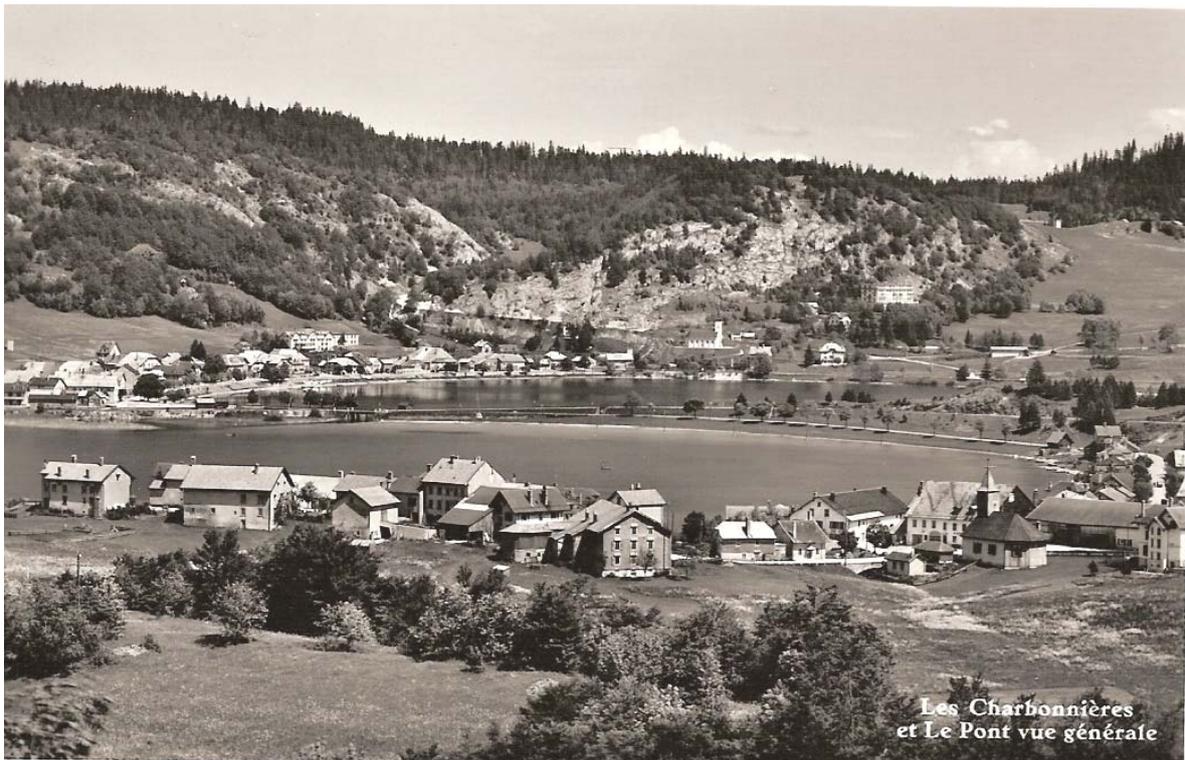
Ces gobelets sont ces premiers à yoghourt en plas-
tique mou, brun clair et épais, et d'une qualité tel-
le qu'ils allaient servir pendant des années. Quoique
mon père était alors laitier, nous ignorions pratique-
ment le yoghourt. Car c'était encore une de ces choses
inatteignables dont la saveur nous se-
rait longtemps inconnue, mais qui promettait pourtant
d'être extraordinaire. Pour Six-Sous... quasiment du
journalier. Il les achetait à la Coopé, près de chez
lui. Pas croyable ce qu'il pouvait ramener de ce maga-
sin-là, entr'autre ces yoghourt, des boîtes de flocons
Kentaur, dans un emballage de carton bleu où il pui-
sait à pleine poignée; et puis encore des glaces sans
bâton, rectangulaires, bien enveloppées dans un pa-
pier d'argent, à cinquante centimes pièce, autant dire
une petite fortune!

Donc nous avons sorti le gros paquet de petits
beverages que nous ramollissons dans le thé qui fume.

Les gobelets sont posés en équilibre entre les feuilles et les herbes sèches. C'est un beau moment. Ce sont les vacances. Nous sommes libres, prodigieusement. Maîtres absolus de notre temps. Une fumée que l'on chasse en soufflant court à la surface du thé. Le monde vit au ralenti dans cette mélancolique et douce journée d'automne. Des corbeaux se sont posés sur les champs. Le ciel est sans nuages, le soleil encore chaud. Nos sacs nous ont-ils révélé tous leurs trésors de victuailles ? Mais non, reste du chocolat de ménage presque noir, dur à se casser les dents. Des couteaux pendent à nos ceintures qui retiennent ces pantalons golfs qui laissent voir dans le bas des chaussettes grises à grosses tresses et des souliers bruns. Une vache appelle pas loin. Les arbres sont beaux et lumineux dans leurs couleurs dorées. Des feuilles tombent en silence. Quelques branches sont remises sur le feu qui s'éteint. Pour le plaisir des yeux, pour la vie, mais surtout pour la joie et la paix qu'il donne. C'est vraiment l'automne, le bel automne, et nous sommes heureux.



C'était là-bas, dans des bosquets ou même à la lisière de la grande forêt. L'époque n'y est pou rien.



UNE FENÊTRE OUVERTE ENTRE LES ARBRES

C'était aux Grands Billards, au point le plus haut où nul ou presque ne va jamais. Nous avions joué dans les forêts et pâturages alentour. Aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs, ou à d'autres jeux de brigands! Deux équipes se trouvaient en présence, viscéralement opposées dans le jeu comme dans la vie. Et qui s'étaient poursuivies ou cachées tout un après-midi d'automne et de vacances.

C'est alors, qu'égaré en ces hauteurs forestières, et qu'ayant pénétré au plus fort d'un enchevêtrement de branches, je me retrouvai tout à coup seul sur une sorte d'esplanade rocheuse. Derrière moi m'isolaient les sapins branchus que j'avais traversés et qui m'offraient maintenant, de ce côté-là, un rempart presque impénétrable. Devant moi, d'autres arbres, des fayards, qui me laissaient pourtant voir au loin entre leurs branches dorées, le village, ses terres; le lac et les montagnes qui entourent, protègent et sanctifient ce petit pays.

Du soleil inondait mon refuge malgré les branches qui ne faisaient que tamiser sa lumière. Aucun souffle dans cet endroit privilégié, que cette tranquille et douce chaleur.

Une fourmilière était là, sous les sapins, dont les habitantes prenaient elles aussi, dans leurs

dernières activités, un grand bain de soleil, vraie provision de chaleur avant que ne viennent les journées plus froides de l'arrière-saison.

Et j'étais resté là longtemps. J'y connaissais la pénétrante volupté de voir sans être vu. Car des garçons couraient sur les chemins terreux au pied de cette cache. Je les devinais chercher partout notre présence. Mais auraient-ils pensé à lever les yeux, et d'ailleurs m'auraient-ils vu derrière les grands fayards dorés ?

Hélas le temps fuyait. Et c'est avec regret que je dus m'arracher à cette délicieuse retraite pour retrouver enfin mes équipiers qui erraient encore dans l'arrière de ces forêts profondes. Et ainsi, par des chemins détournés, nous étions rentrés au village.

Dix ans plus tard, au hasard d'une promenade, je me suis souvenu de ma retraite et j'ai voulu la retrouver. C'était par une autre belle journée. Elle était bien là où je la supposais. Quoique les arbres qui avait^{en} naturellement grandi m'offraient moins de soleil qu'autrefois, et surtout me diminuaient la vue sur le village. Toutefois, le peu que je pouvais encore en distinguer me redonnait les sensations d'alors. Et cette fenêtre ouverte entre les arbres m'offrait à nouveau l'univers que j'aime et dont la contemplation ne me lasse jamais : forêts, champs, chemins, nuages

mêmes avec leurs couleurs si souvent étonnantes. Sensations essentiellement visuelles certes, mais les bruits et les odeurs constituant néanmoins un environnement indispensable, moins évident peut-être, mais qui le sait, plus nécessaire encore pour de vraies retrouvailles avec son passé.

Et c'est ainsi que je me suis pénétré longtemps, et avec un rare bonheur, de ces ondulations et de ces replis de terrain qui donnent à chaque parcelle de terre sa caractéristique propre, unique, familière et intime.

Je me suis encore souvenu de nos jeux d'autrefois, de ces poursuites toujours inachevées qui nous menaient dans ces bois qui dominent le village au couchant. Combien parmi les équipiers de cette époque qui revenaient en ces lieux discrets, peu fréquentés, à l'écart même des chemins qui mènent à un but précis. Pourquoi ne croire qu'au présent qui passe quoiqu'on fasse. Et pourquoi au contraire ne pas revenir plus souvent sur ses vieilles traces et goûter au souvenir. Car somme toute c'était un bon temps que celui de notre enfance. C'était le temps des parents, de la maison et des vraies vacances. Soleil, pluie ou neige, tout alors ne nous était-il pas bon à prendre en cette heureuse liberté et en cette plénitude des choses parfaitement vécues ?